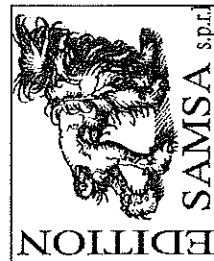


**REVUE GÉNÉRALE**  
*La revue de réflexion et de culture*

# Sortir de la guerre, entrer dans la paix ?

*Revue dirigée par*

Frédéric Saenen



**CONSEIL D'ADMINISTRATION**

**Président** : Francis Delpérée

**Membres** : France Bastia (†), Jean Blavier, Emmanuel Cornu, Étienne Davignon,  
Robert De Baeremaeker, Jean de Fauconval, Vincent Dujardin, André Goosse,  
Michel Hansenne, Baudouin Michiels, Chantal Pirlot de Corbion.

**RÉDACTION**

**Directeurs** : Frédéric Saenen (rédacteur en chef), Vincent Dujardin.

**Comité de Rédaction** : Jean-Baptiste Baronian, Renaud Denuit,

Christopher Gérard, Catherine Lanneau, Jean-Loup Seban, Tanguy de Wilde d'Estmael.

**CONDITIONS D'ABONNEMENT**

4 n° par an (± 250 pp par n°)

Numéro à l'unité : 22,00 €

Abonnements Belgique :

Particulier : 80,00 €

Institutions et soutien : 120,00 €

Étudiant : 70,00 €

Abonnements Europe :

Particulier : 88,00 €

Institutions et soutien : 110,00 €

Abonnements hors Europe :

Particulier : 98,00 €

Institutions et soutien : 120,00 €

Pour plus d'informations : [samsa@samsa-editions.be](mailto:samsa@samsa-editions.be)

ÉDITION - ADMINISTRATION - ABONNEMENTS

**REVUE GÉNÉRALE C/O SAMSa ÉDITION**

Espace Pesce

Rue Berthelot 154

B 1190 Bruxelles

+32 (0) 475 63 64 81

<http://www.samsa.be>

TVA BE 0466 696 197

EUROPABANK

SAMSa SPRL / La Revue Générale

IBAN : BE60 6719 8387 0970

BIC : EURBBE99

**PARUTION**

4 numéros par année académique / de Septembre à Septembre

Éditeur responsable C. Lutz (Samsa sprl)

Espace Pesce, Rue Berthelot 154, B 1190 Bruxelles

Nicolas Thirion

***Les Réprouvés d'Ernst Von Salomon,  
ou l'histoire d'une révolution qui ne passe pas***

Il existe au moins deux catégories de défaites militaires : les premières finissent par ne constituer, pour les vaincus, que des événements temporairement désagréables, susceptibles d'être assez rapidement recouverts d'un manteau d'oubli grâce à des succès (économiques, culturels, diplomatiques) ultérieurs ; les secondes débouchent sur une crise proprement existentielle, de nature à menacer jusqu'à la coexistence, sur un mode relativement pacifique, de la population assujettie à la puissance vaincue. La défaite allemande de 1918 appartient sans conteste à la seconde catégorie.

L'écroulement du II<sup>e</sup> Reich, consécutif à la défaite subie à la fin de la Première Guerre mondiale, a en effet constitué un événement à nul autre pareil pour les élites allemandes de l'époque. Certes, l'Empire n'existait, dans sa forme

d'alors, que depuis 1870. Toutefois, ce fut moins un régime politique déterminé qui fut balayé en l'espace de quelques semaines qu'un récit historico-mythique pluriséculaire qui fut sèchement congédié : celui d'un Empire porte-étendard de la germanité plongeant ses racines dans un temps lointain, entamé avec le Saint-Empire romain germanique et sa prétention – à bien des égards illusoire il est vrai – à recueillir l'héritage de Rome et de sa puissance, brièvement interrompu par les conquêtes napoléoniennes, temporairement bridé par la mise en place d'une Confédération germanique à la munificence moins ostentatoire que celle d'une structure impériale, fût-elle vidée d'une bonne part de sa substance, et réinventé, dans un ultime sursaut, avec le triomphe de Sedan et la politique unificatrice de Bismarck. La configuration politique qui est ainsi mise à bas en l'espace de quelques jours est donc celle d'un régime autocratique, progressivement acquis à la discipline de fer que la Prusse sut lui imprimer dès le XVII<sup>e</sup> siècle, peu enclin aux réformes libérales – sauf rares exceptions –, à l'occasion nationaliste et engoncé dans une rigidité morale que la séparation entre catholiques et protestants n'entama que très modérément<sup>1</sup>. C'est dire combien l'hiver 1918-1919 présente, dans l'imaginaire allemand, une rupture absolument inédite. Il n'est dès lors pas étonnant que les événements qui en constituent la trame aient pu influencer de nombreux intellectuels et artistes de l'époque, au point de leur inspirer certaines de leurs œuvres ou de leurs théories les plus mémorables. Il n'est pas rare, du reste, que ces travaux soient, en partie au moins, autobiographiques – ne fût-ce que parce qu'il est peu d'Allemands qui n'aient été frappés de plein fouet par la Grande Guerre ou les événements révolutionnaires qui ont précipité son issue et la chute du régime politique défait.

1 Sur tout ceci, on lira avec grand profit J. ROVAN, *Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 1994.

C'est notamment le cas d'Ernst von Salomon, dont le récit *Les Réprouvés*<sup>2</sup> retrace, du point de vue d'un Allemand<sup>3</sup>, la période troublée de la fin de la guerre et de l'instauration d'un régime constitutionnel – la République de Weimar – qui ne parvint jamais vraiment à asseoir son autorité et sa légitimité. Ce livre est non seulement le reflet de l'appartenance nationale de son auteur mais aussi de son appartenance de classe – ce qui implique, afin de mieux comprendre la portée de l'ouvrage, de livrer d'emblée au lecteur quelques repères biographiques. L'ouvrage lui-même est parcouru d'un certain nombre de *leitmotive* qui expriment très explicitement la *Weltanschauung* politique de von Salomon. À la fois par son parcours personnel et ses théories politiques, von Salomon appartient à un certain prototype d'hommes de lettres et d'intellectuels qui ne se réduit pas à l'« aventurier » décrit par Roger Stéphane<sup>4</sup> ; pour comprendre mieux sa trajectoire et celle de son premier récit, il convient donc de les situer dans un contexte plus large. Ce cheminement en trois étapes (l'homme, l'ouvrage, la mise en contexte) m'autorisera à livrer une conclusion toute personnelle quant au plaisir de lecture mitigé que ce récit m'a procuré.

2 E. VON SALOMON, *Les Réprouvés*, Paris, Bartillat, 2007, rééd. coll. *Ornia Poche*, 2011 (version originale : *Die geächteten*, Berlin, Ernst Rowohlt, 1930).

3 Il est sans doute fort banal de rappeler que, s'agissant de la relation d'événements polémiques, au sens fort du terme, l'appartenance de l'auteur à un camp, à une classe, à une nation est un élément essentiel pour comprendre un récit tel que celui de von Salomon. Un tel exercice de compréhension est d'autant plus difficile pour les vainqueurs, sûrs de leur bon droit et tentés de croire à une illusoire unanimité autour de leur vision de l'Histoire et des épisodes qui la scandent. Michel Tournier le rappelle à sa façon, dans sa préface à la traduction française du livre : « Que serait-il advenu de la France si c'était nous qui avions été vaincus en 1918 ? À coup sûr, la III<sup>e</sup> République aurait été balayée, sans doute par des mouvements d'extrême droite plus ou moins inspirés par l'Action française [...] » (E. VON SALOMON, *Les Réprouvés*, op. cit., p. 8).

4 R. STÉPHANE, *Portrait de l'aventurier*, Paris, Grasset, 1965.

### L'homme

D'ascendance huguenote et lorraine par son père, allemande et russe par sa mère, Ernst von Salomon naît en 1902 à Kiel, dans une famille de noblesse récente dont plusieurs membres avaient déjà servi dans l'armée et la police prussiennes. Peu avant la Grande Guerre, il rejoint l'Institut du Corps royal des cadets à Karlsruhe, en vue d'entrer ultérieurement dans le Corps des cadets de l'Empereur. Trop jeune pour intégrer l'armée allemande en 1914, il se retrouve, comme beaucoup de jeunes gens de sa classe et de sa formation, abasourdi et déboussolé par la défaite de 1918 et les troubles révolutionnaires qui ont raison de l'Empire.

Devenu élève officier, il est l'un des premiers à rejoindre les corps francs constitués à l'initiative de Gustav Noske. Quoiqu'affilié au parti social-démocrate (SPD), Noske sera appelé à jouer un rôle majeur (et pas toujours reluisant) dans le retour à l'ordre et son maintien sur le territoire allemand dans sa nouvelle configuration constitutionnelle. Dans l'entreprise d'étouffement des ardeurs révolutionnaires, illustrée entre autres par la décimation de la Ligue spartakiste et, plus particulièrement, par l'assassinat de ses deux dirigeants emblématiques (Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht), à laquelle le nouveau régime se livre d'emblée, les corps francs occupent une place centrale. Sortes de milices composées d'officiers et de soldats de l'armée allemande vaincue, peu enclins à retourner à la vie civile, et d'« aventuriers et laissés pour compte de la société bourgeoise, déclassés, marginaux, chômeurs [...] et d'authentiques patriotes »<sup>5</sup>, ils constituent d'abord le bras armé de la répression contre les insurrections d'inspiration communiste qui menacent la stabilité de l'État au lendemain de la guerre, avant de s'enrôler dans la défense des pays

baltes, cédés à l'Allemagne lors du traité de Brest-Litovsk, contre les visées de la Russie bolchévique postérieures à l'Armistice. Si l'objectif premier était bien de résister aux assauts de l'Armée rouge, nombre de miliciens engagés dans la bataille comptaient bien s'établir dans la foulée comme colons dans les territoires baltes, déjà peuplés de nombreux germanophones, et y installer un État satellite de l'Allemagne. Une fois repoussées les attaques de la nouvelle armée soviétique, les membres des corps francs engagés dans les pays baltes sont priés de se retirer, conformément aux obligations internationales souscrites par l'Allemagne. Envahis par le sentiment d'avoir été trahis une fois de plus par les élites politiques, ces combattants se dispersent à nouveau, tantôt pour revenir à la vie civile en Allemagne, gorgés d'amertume à l'encontre de la République de Weimar, tantôt, tel von Salomon, pour repartir à l'aventure, plus particulièrement en Prusse-Orientale et en Silésie, provinces sous souveraineté allemande alors menacées par les ambitions expansionnistes de la jeune République polonaise<sup>6</sup>.

Entre ces équipées mercenaires et au début des années vingt du siècle dernier, von Salomon exerce divers métiers tout en continuant de s'immerger dans le bouillonnement politique des premières années de la République de Weimar. Renversant lui aussi la maxime de Clausewitz, le jeune von Salomon appréhende en effet la politique comme la continuation de la guerre par d'autres moyens. Démobilisé mais acquis aux thèses d'une partie de la droite nationaliste allemande, à la fois par *habitus* familial, éducation et expérience personnelle, il fréquente divers groupuscules caractérisés par une nette détestation de la République de Weimar et la volonté de

6 L'équipée de von Salomon à cette occasion est narrée dans le quatrième chapitre de la deuxième partie du récit, précisément intitulé « En Haute-Silésie ».

5 P. MILZA, *Les Fascismes*, Paris, Seuil, 2001, coll. *Points Histoire*, p. 187.

renverser le nouvel ordre constitutionnel, parmi lesquels l'Organisation Consul, créée en 1920 après l'échec du putsch de Kapp<sup>7</sup> et vouée à déstabiliser le régime par des assassinats politiques ciblés. Ce sont des membres de cette organisation qui, le 24 juin 1922, assassinent le ministre des affaires étrangères de l'époque, Walter Rathenau. Von Salomon est condamné pour sa participation à l'attentat (en réalité, il se borne à fournir, pour les besoins de l'attentat, une automobile qui ne sera en fin de compte pas utilisée) et ne sortira de prison qu'à la fin de l'année 1927.

Il publie alors des articles dans des organes de presse acquis à ce que l'on a par la suite appelé la « Révolution conservatrice »<sup>8</sup>, tout en continuant la lutte politique sur d'autres terrains, en particulier en participant activement aux révoltes paysannes qui enflammèrent le Schleswig-Holstein en 1929. À cette occasion, il retrouve son frère Bruno, dont l'engagement politique semble pourtant très éloigné du sien<sup>9</sup> : membre du parti communiste allemand (KPD), celui-ci s'exilera en France au moment de l'accession au pouvoir de Hitler, avant de rejoindre les Brigades internationales en 1936 et de s'engager dans la résistance intérieure française pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour sa participation aux événements du Schleswig-Holstein, Ernst est une fois encore

7 Pour rappel, cette expression (« le putsch de Kapp ») désigne la tentative de renverser le régime de Weimar, sous la conduite du fondateur du parti allemand de la patrie, Wolfgang Kapp, et du général von Lüttwitz. Alors que le gouvernement en place se replie à Stuttgart, le putsch échoue rapidement, notamment sous l'effet d'une grève générale déclenchée par les syndicats et les partis de gauche.

8 On retrouve l'expression pour la première fois sous la plume d'A. MOHLER dans sa thèse *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932*, publiée à Bâle en 1949 (dernière édition : Graz, Ares, 2005).

9 On verra néanmoins que, par hostilité à la démocratie bourgeoise, Ernst von Salomon était davantage prêt à se rallier aux communistes qu'à la République de Weimar.

emprisonné pendant quelques mois. Il met à profit cette période pour mettre la dernière main à son premier récit autobiographique, *Les Réprouvés*. Suivront dans la foulée *La Ville*<sup>10</sup> et *Les Cadets*<sup>11</sup>, eux aussi autobiographiques.

Nonobstant ses états de service, von Salomon ne se rallie pas au pouvoir nazi en 1933 et s'abstient pendant toute la période hitlérienne d'un quelconque engagement politique. Il gagne alors sa vie en écrivant des scénarios pour la société de production cinématographique UFA. Pendant la guerre, il se retire avec sa compagne de l'époque, juive, dans un village de Haute-Bavière. Il n'en est pas moins arrêté en 1945 par les Alliés et enfermé dans un camp américain de prisonniers, les autorités le soupçonnant de sympathies nazies. Ces soupçons se révélant infondés, il est finalement relâché en septembre 1946.

Il reprend alors ses activités pour le cinéma, tout en parachevant une œuvre littéraire de laquelle se démarque encore *Le Questionnaire*<sup>12</sup>, un récit où il tourne en dérision son expérience personnelle dans le camp d'internement américain et les vicissitudes du processus de dénazification auquel de nombreux Allemands furent soumis.

Devenu une icône de la droite littéraire, il a aussi été rapproché, par son mélange d'aventurisme politique, d'esthétique de soi et, peut-être, de mise en scène enjolivée de ses exploits, à des écrivains comme T.H. Lawrence ou André Malraux<sup>13</sup>.

Ernst von Salomon décède en 1972 près de Hambourg.

10 Paris, Gallimard, coll. *L'imaginaire*, 1986 (version originale: *Die Stadt*, Berlin, Ernst Rowohlt, 1931).

11 Paris, Barrillat, 2008 (version originale: *Die Kadetten*, Berlin, Ernst Rowohlt, 1933).

12 Paris, Gallimard, 1953 (version originale: *Der Fragebogen*, Hambourg, Rowohlt, 1951).

13 R. STÉPLANE, *Portrait de l'aventurier*, op. cit.

### L'œuvre

Comme on l'a déjà précisé, *Les Réprouvés* relate les événements auxquels le jeune von Salomon fut partie prenante entre 1918 et 1927. Il n'est donc pas question ici de réitérer, sous une forme différente, les différents épisodes qui forment la trame du livre. Toutefois, derrière ou au creux de la narration, un certain nombre de thèmes parcourent le récit, qui permettent d'approcher la vision politique au service de laquelle l'auteur place son ambition littéraire. Retenons les trois principaux : la trahison des élites politiques et économiques comme cause principale de la défaite allemande ; l'essentialisation de la nation et la détestation de la démocratie et de la culture bourgeoises, qui lui fait préférer encore la voie communiste au régime weimarien.

#### *La trahison des élites politiques et économiques*

Comme beaucoup d'Allemands de sa classe et de sa génération, von Salomon impute la responsabilité de la défaite de 1918 à une trahison des élites politiques et économiques qui gouvernaient l'Empire finissant. La signature par l'Allemagne du traité de Versailles apparaît dans le livre comme une étape décisive de la rupture entre le régime weimarien et les compagnons de lutte de von Salomon<sup>14</sup> ; le ralliement d'un grand nombre d'entre eux à des organisations subversives ou paramilitaires bien décidées à faire tomber la République s'expliquerait en grande partie par cette décision scélérate. L'expression n'est certes pas employée mais l'idée est la même : le pouvoir civil est décidément bien l'auteur d'un « coup de poignard dans le dos » dont l'armée, restée fidèle à la défense envers et contre tout de la puissance allemande, a été la première et

14 *Les Réprouvés*, op. cit., pp. 103 et s.

principale victime. Coupable d'avoir consenti à l'Armistice en 1918, les élites politiques récidivent en acceptant, en 1919, de signer un traité dont l'Allemagne sortira exsangue.

Double trahison qui explique, selon von Salomon dans la deuxième partie du récit<sup>15</sup>, pourquoi Walter Rathenau fut choisi comme cible d'un attentat auquel l'écrivain participa. Fils du fondateur de la firme AEG, entrepreneur avisé, Rathenau rallie certes activement le pouvoir impérial pendant la Grande Guerre. Au lendemain de la défaite, il décide toutefois d'en tirer les conséquences : il soutient le nouvel ordre constitutionnel, estime que la reconstruction de l'Allemagne passe par le respect des traités, fût-ce en vue d'obtenir ultérieurement des aménagements des obligations imposées à l'Allemagne, et accepte même d'exercer des fonctions ministérielles : d'abord ministre de la reconstruction en 1921, il devient ministre des affaires étrangères l'année suivante. Il conclut alors avec l'Union soviétique, au nom de l'Allemagne, le traité de Rapallo, qui normalise les relations entre les deux Etats et implique la renonciation réciproque aux réparations de guerre. Partisan du respect des traités internationaux<sup>16</sup>, favorable même à leur développement, préfigurant en quelque sorte l'adhésion, dans un avenir proche, de l'Allemagne à la Société des Nations sous l'impulsion de son successeur Gustav Stresemann, Rathenau incarne tout ce que les nationalistes allemands pouvaient détester dans ces moments troublés.

15 *Ibid.*, pp. 277 et s.

16 C'est au nom du respect des traités internationaux (et non de la défense de la germanité) que Rathenau condamne les événements de Haute-Silésie, au cours desquels les autorités du jeune Etat polonais tentent de tirer parti de la relative faiblesse de l'Allemagne en vue de grappiller des territoires pourtant conservés à l'Allemagne en vertu du traité de Versailles. Von Salomon semble traiter l'argument avec dérision : « Parmi ceux qui, prêts à mourir et avides de combattre, étaient partis pour la Haute-Silésie, il n'y en avait pas un seul qui l'eût fait pour la sainteté des traités » (*Les Réprouvés*, op. cit., p. 214).

Du reste, von Salomon prendra soin ultérieurement de préciser que le choix de Rathenau ne fut nullement arrêté parce que celui-ci était juif mais bien parce que, malgré son intelligence et son éloquence<sup>17</sup>, il représentait la défaite, la résignation et, par voie de conséquence, la trahison du génie allemand<sup>18</sup>. Il n'empêche : on sait combien une telle mixture – reproche de défaitisme et de trahison, critique de l'adhésion hypocritement naïve à un droit international en gestation, victimisation du génie allemand –, jointe à la judéité d'un nombre non négligeable de personnalités de premier plan acquises au régime de Weimar, a pu en quelque sorte préparer les esprits aux discours à venir...

#### *L'essentialisation de la nation*

À l'instar de nombreux auteurs nationalistes, von Salomon défend une conception tout à la fois essentialiste, mystique et romantique de la nation, singulièrement de la nation allemande. Étrangère à tout nominalisme, cette démarche tient que la nation est en quelque sorte un être de chair et de sang, une communauté holistique d'où jaillit l'esprit (le « génie » d'une nation), qu'elle est, à proprement parler, incarnée.

Le récit s'ouvre par une citation de Franz Schauwecker : « Dans la vie, le sang et la connaissance doivent coïncider. Alors en surgit l'esprit ». Nul doute que, pour von Salomon, pareille alchimie explique aussi les spécificités nationales, dans la formation desquelles les volontés individuelles conscientes, la délibération collective, les choix posés de façon réfléchie n'entrent pour ainsi dire en rien. L'Allemagne – cet être dont von Salomon

17 Qualités qui apparaissent du reste plutôt comme une circonstance aggravante dans le récit de von Salomon, tout au moins aux yeux de ses compagnons de lutte.

18 E. VON SALOMON, *Le Questionnaire*, op. cit., question 24.

détaille les particularités comme si elles émanaient d'une personnalité humaine – est (et n'est que) le fruit d'une longue sédimentation de traditions, d'idiosyncrasies, d'épreuves, de tempéraments culturels, qui irriguent sa terre et la population qui la peuple. On est très loin d'une conception volontariste de la nation, telle qu'elle est issue de la tradition de la Révolution française et théorisée par Renan dans sa conférence « Qu'est-ce qu'une nation ? »<sup>19</sup>.

Du coup, quand une nation est brutalement arrachée à ce terreau pluriséculaire, qui a contribué à son essence même, elle subit un traitement analogue à un individu à l'intégrité physique duquel on porterait atteinte. Ainsi, à propos des modifications de frontières induites par le traité de Versailles, von Salomon écrit :

« Les frontières étaient mobiles ; c'étaient des armées et des canons qui formaient les frontières. Aussi elles reculaient d'un côté, elles avançaient de l'autre et ces régions étaient vibrantes de nervosité. C'étaient des terrains dangereux, où chaque pierre qui tombait pouvait amener des catastrophes et ce qu'il importait, c'était de savoir qui ferait tomber la pierre. Oui, les frontières étaient encore mobiles, mais là où l'on commençait à en tirer les lignes définitives, le pays poussait des clameurs et ces nouvelles lignes étaient comme des sillons sanglants tracés par des poignards, et des provinces entières tombaient comme des membres tranchés par un homme ivre [c'est moi qui souligne, Nda] »<sup>20</sup>.

Une telle vision de la nation allemande est de nature à aggraver encore, si besoin était, le crime de ceux qui, au nom d'intérêts politiques, économiques ou diplomatiques, s'abaisserent à sacrifier cet être collectif, immanent et transcendant tout à la fois, auquel, dans la vision romantique

19 Texte disponible via l'URL [http://www.ihéal.univ-paris3.fr/sites/www.ihéal.univ-paris3.fr/files/Renan\\_-\\_Qu'est-ce\\_qu'une\\_Nation.pdf](http://www.ihéal.univ-paris3.fr/sites/www.ihéal.univ-paris3.fr/files/Renan_-_Qu'est-ce_qu'une_Nation.pdf)

20 *Les Réprouvés*, op. cit., pp. 136-137.

de von Salomon, il convient d'être prêt à donner sa vie. Toutefois, le tableau ne serait pas complet sans la mise en cause du support institutionnel de ce crime : la démocratie libérale et bourgeoise, dont la République de Weimar est une tentative de transposition dans l'Allemagne d'après 1918.

#### *La détestation de la démocratie et de la culture bourgeoises*

Le crime contre la nation allemande qu'ont représenté l'acceptation de la défaite et la signature du traité de Versailles doit être imputé à une coalition d'intérêts économiques et politiques déjà au pouvoir à la fin de l'Empire et qui en a, selon von Salomon, précipité la chute : on croit comprendre qu'il s'agit de la bourgeoisie, qui, dès avant la Guerre, aurait commencé de détenir les leviers du pouvoir économique et politique, au détriment des junkers et des militaires. C'est elle qui, à travers ses représentants et ses hommes de main, auraient poursuivi le travail d'abaissement, à travers l'établissement d'une République à sa main et la signature de traités internationaux qui ont réduit une puissance autrefois glorieuse à la servitude. Du coup, la révolution allemande de 1918 n'a de révolutionnaire que le nom puisqu'elle assure la perpétuation de la domination d'une catégorie de la population sur les autres. À en croire von Salomon, la phrase de Tancrède dans *Le Guépard*<sup>21</sup> correspond exactement à la situation de l'immédiat après-guerre en Allemagne : « pour que tout reste comme avant, il faut que tout change ». Simplement, la bourgeoisie qui, sous l'Empire, exerçait son pouvoir dans l'ombre l'assume désormais au grand jour<sup>22</sup>. La révolution n'a pas eu lieu ; il faut donc qu'elle ait lieu.

21 G. TOMASI DI LAMPEDUSA, *Le Guépard*, trad. fr. J.-P. MANGANARO, Paris, Seuil, 2007.

22 *Les Réprouvés*, op. cit., pp. 169.

En conséquence, il ne peut y avoir de révolution qui ne se donne pas pour objectif de renverser la jeune République de Weimar et ce renversement passe par l'instauration d'une situation chaotique sur le territoire allemand, d'où surgira un régime réellement révolutionnaire. L'efflorescence de groupuscules activistes dans l'Allemagne des années 1920, aussi bien à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche, est une condition *sine qua non* de la déstabilisation du régime en place. Dans son récit, von Salomon rappelle ses différentes incursions dans des groupuscules de tendance conservatrice et nationaliste mais, à le lire, on s'aperçoit qu'il ne dédaigne pas s'acoquiner aux communistes lorsqu'il s'agit de faire le coup de poing contre les sociaux-démocrates. Se donne ici à voir un phénomène que l'on retrouvera à d'autres époques et sous d'autres cieux, à savoir l'alliance de circonstance entre des forces politiques radicalement opposées en principe en vue de combattre et terrasser un ennemi commun – en l'occurrence, un régime démocratique libéral. À plusieurs reprises, l'écrivain allemand dépeint des acteurs pour qui seul compte le renversement révolutionnaire – l'idéologie ou le programme au nom duquel ce renversement aurait lieu ayant *in fine* peu d'importance. Se dessinent ainsi une sorte de conception romantique et aventurière de la politique mais aussi les prémices d'un alliage idéologique qui trouve un étonnant écho jusqu'à aujourd'hui : une ligne ne pourrait-elle ainsi être tirée entre ces rapprochements hasardeux à l'orée des années 1920, le développement d'un national-bolchévisme plus structuré par la suite en Allemagne<sup>23</sup>, l'inscription de cette idéologie foncièrement antilibérale dans le temps et dans l'espace, jusqu'au Parti national-bolchévique russe fondé et dirigé un temps par un

23 À ce propos, voir L. DUPEUX, *Le national-bolchévisme dans l'Allemagne de Weimar 1919-1933*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1979.



autre écrivain-aventurier, Edouard Limonov<sup>24</sup>, voire, dans une certaine mesure, aux récentes déclarations de Sahara Wagenknecht, égérie de *Die Linke*, sur la question des migrants<sup>25</sup>? Quoi qu'il en soit, c'est la démocratie libérale et délibérative qui semble bien la cible privilégiée d'alliances apparemment aussi contre-nature.

Dès le début, le régime qui se construit à Weimar durant l'été 1919 est présenté comme « un édifice de paragraphes et de paperasses »<sup>26</sup> : tout n'y est que chicanes, discussions oiseuses, perte de temps. Et Rathenau est d'autant plus coupable qu'il a mis la puissance de son verbe et l'éclat de son intelligence<sup>27</sup> au service de cette forme débile et stérile d'organisation politique.

#### *Une tentative de mise en contexte*

Après ce rappel biographique et la synthèse des principaux thèmes qui traversent *Les Réprouvés*, quelques traits suragent, qui permettent de dresser le portrait intellectuel d'un homme dont la vie et l'œuvre se confondent ou, tout au moins, ne cessent d'entrer en résonance. Retenons-en trois : l'éloge d'une certaine forme d'activisme politique ; un *ethos* de minoritaire qui le distingue d'autres types d'intellectuels ; l'appartenance à la nébuleuse idéologique de la « Révolution conservatrice ».

<sup>24</sup> Dont on lira avec profit la biographie très personnelle par E. CARRÈRE (*Limonov*, Paris, P.O.L., 2011).

<sup>25</sup> [https://www.iberation.fr/checknews/2018/09/04/que-dit-exactement-sahra-wagenknecht-sur-l-immigration\\_1676492?utm\\_campaign=Echobox&utm\\_medium=Social&utm\\_source=Twitter#Echobox=1536068824](https://www.iberation.fr/checknews/2018/09/04/que-dit-exactement-sahra-wagenknecht-sur-l-immigration_1676492?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Twitter#Echobox=1536068824)

<sup>26</sup> *Les Réprouvés*, op. cit., p. 71.

<sup>27</sup> À ce propos, Zweig a consacré de très belles pages à Rathenau, et aux qualités que von Salomon lui reconnaît voire lui reproche, dans *Le Monde d'hier* (Paris, Le Livre de poche, 1982, pp. 216-219).

#### *Éloge de l'activisme politique*

Avant toute chose, von Salomon apparaît bien comme « l'aventurier » dont Roger Stéphane dresse le portrait dans son livre. À rebours d'une conception flaubertienne de l'écrivain, claquemuré dans sa tour d'ivoire, arimé à son écritoire, fidèle à son gueuloir, l'auteur de *Les Réprouvés* a mis sa vie dans son œuvre – la seconde n'étant que le produit dérivé de la première. Ce qu'il a privilégié dans sa vie (tout au moins dans cette partie de sa vie narrée dans le récit), c'est le combat politique, au besoin par les armes.

La figure de l'écrivain ou de l'intellectuel combattant n'est certes pas nouvelle mais elle prend, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, une ampleur sans doute inédite. La littérature est désormais, pour une bonne part, saturée de politique ou, tout au moins, le littéraire – romancier ou écrivain du réel – se laisse happer par l'engagement politique. On a déjà évoqué, dans la foulée de Roger Stéphane, les noms de Malraux et Lawrence (dans la même veine, la figure de Hemingway aurait pu aussi être sollicitée) mais, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, cette évolution ne cessera de s'accroître. Certains intellectuels iront jusqu'à la lutte armée, à l'instar de von Salomon, et participeront, à l'occasion, à des opérations de stratégie de la tension analogues à celles que nombre de groupuscules déploieront durant les premières années de la République de Weimar. Les années de plomb, qui frappèrent certains pays d'Europe occidentale dans les années 1970 et 1980 (en particulier l'Allemagne, une fois encore, et l'Italie), sont prodigieuses en cas de ce genre.

Le lien entre l'Allemagne des années 1920 et les années de plomb est d'autant moins artificiel que l'activisme politique de certains intellectuels qui se déploie à ces deux époques se revendique souvent de la guerre qui a précédé et justifie la

lutte intérieure qui lui succède par la nécessité de perpétuer cette guerre sous une autre forme. Chez von Salomon, il s'agit de renverser la bourgeoisie montée en puissance à la fin de l'Empire ; pour les activistes d'extrême gauche en Italie, par exemple, il s'agit de se revendiquer d'une filiation avec les partisans de la Seconde Guerre mondiale dans la mesure où le fascisme aurait conservé le pouvoir sous l'apparence, apparemment plus civilisée, du capitalisme.

Indépendamment de l'appartenance politique concrète à un camp ou à un autre, deux conceptions s'affrontent ainsi quant aux relations entre l'engagement politique et la littérature : dans la première, le retrait du monde est la condition nécessaire de la création littéraire ; dans la seconde, c'est l'engagement dans le monde qui est le garant d'une bonne littérature. D'emblée, von Salomon s'inscrit dans cette deuxième tendance, qui fera florès tout au long du siècle dernier.

#### *Acquisition d'un ethos de minoritaire*

Nul besoin d'insister sur l'éducation prussienne, toute pétrie de discipline et d'obéissance, de von Salomon, pour remarquer l'évolution qui s'est faite en lui et dont *Les Réprouvés* porte la trace. L'auteur, mais aussi nombre de ses compagnons de lutte, ont grandi dans l'Empire finissant et, s'ils n'ont pu participer à la guerre, ont vécu dans l'exaltation des vertus militaires : force, courage et respect de l'ordre.

La défaite militaire, la chute du *Reich* et l'instauration d'un ordre constitutionnel de type démocratique ont eu cet effet extraordinaire de jeter une partie non négligeable de la population allemande, jusqu'alors attachée à de telles valeurs, dans le désordre et la subversion — fût-ce dans le dessein d'instaurer, à l'issue d'une période de troubles révolutionnaires, un ordre réellement nouveau. Von Salomon et ses semblables se sont ainsi lancé à corps perdus dans

une lutte où il était question, le cas échéant, de sacrifice de sa propre existence, pour tenter de restaurer le prestige et la puissance d'une Allemagne foulés aux pieds par les politiciens de Weimar.

Or on peut noter que le choc de la défaite et de la fin de l'Empire n'a pas toujours suscité, dans le monde intellectuel en particulier, ce type de réactions et qu'il y aurait peut-être lieu de comprendre les raisons (psychologique, sociologiques, historiques) d'une telle disparité. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la trajectoire d'un juriste tel que Carl Schmitt, que l'on présente souvent comme relevant lui aussi de cette « Révolution conservatrice » déjà évoquée, est très différente de von Salomon, alors que les prémices de leurs expériences respectives sont très proches.

Au lendemain d'une défaite dont on peut supposer qu'elle lui fut aussi pénible qu'à von Salomon, Schmitt accepte toutefois assez rapidement de se ranger au nouvel ordre constitutionnel, complétant son activité académique par des conseils dispensés aux autorités politiques de l'époque, dans les circonstances nombreuses de crises que traverse la République de Weimar. Pendant que von Salomon se livre à des activités clandestines qui finiront par le conduire derrière les barreaux, Schmitt est un expert respecté mais qui, derrière la façade d'une réflexion à prétention scientifique, poursuit un but précis : l'interprétation et l'application de la Constitution de Weimar dans un sens de plus en plus présidentialiste, en vue de conférer au Président du Reich une prééminence de plus en plus marquée sur le Parlement<sup>28</sup>. Pour ce faire, il insiste en particulier sur la nécessité de conférer la portée la plus large possible à l'article 48 de la Constitution, qui permet au Président de décréter l'état

28 C. SCHMITT, *Théorie de la Constitution*, Paris, PUF, 1993, trad. fr. et introduction O. BEAUD.

d'exception<sup>29</sup> et de suspendre temporairement, par voie de conséquence, l'application pleine et entière des garanties constitutionnelles. Une telle approche de la Constitution de Weimar a pour objectif de permettre aux autorités politiques de réagir avec toute l'efficacité requise aux dangers et aux tentatives de déstabilisation du régime. Au fond, Schmitt forge les outils théoriques susceptibles de consolider l'ordre constitutionnel weimarien, à rebours des activités subversives de von Salomon. Mieux encore : avec sa conception de la notion de politique, fondée sur la distinction ami/ennemi<sup>30</sup>, le professeur de droit encourage et légitime la lutte implacable contre les ennemis intérieurs, ceux qui menacent de saper les fondements mêmes de l'ordre constitutionnel. Sous cet angle, Schmitt apparaît comme l'antithèse de von Salomon, alors même que, sur le plan des idées politiques, ils sont fort proches au fond.

Mais cette différence ne doit pas tromper : c'est bien à la mise en place d'un État fort et potentiellement dictatorial<sup>31</sup> qu'œuvre Schmitt. Ce sur quoi il mise, c'est sur le potentiel totalitaire de tout État souverain. Il n'est donc guère étonnant, au fond, qu'après avoir combattu les nazis (comme les communistes) aussi longtemps que ceux-ci pouvaient être considérés comme des « ennemis intérieurs », le même Schmitt s'y soit si aisément rallié après l'accession de Hitler au pouvoir : il adhère au parti nazi à partir de 1933 et est nommé dans la foulée conseiller juridique par Goering. Il organise, en 1936, un grand colloque sur « la judéité dans les sciences juridiques » mais il n'en est pas moins écarté de toute position officielle à partir de 1936 pour des raisons qui ne sont pas parfaitement claires, mais qui doivent sans

doute aux constantes luttes intestines auxquelles se livraient les dignitaires nazis. En dépit de ses états de service et de sa qualité de « juriste officiel » du régime hitlérien pendant un temps, il est acquitté au procès de Nuremberg. Il n'en est pas moins écarté de l'université allemande après la guerre. Retiré à Plettenberg, sa ville natale, il poursuit toutefois une œuvre prolifique jusqu'à sa mort à un âge avancé. Aujourd'hui encore, son influence intellectuelle est grande, non seulement auprès d'intellectuels de droite mais aussi de gauche, voire d'extrême gauche. Or c'est au moment même où Schmitt se compromet avec le régime nazi que l'activiste von Salomon, lui, se maintient dans une position attentiste qui lui vaut d'ailleurs, un temps, une certaine hostilité de ce même régime.

C'est que von Salomon et Schmitt représentent à leur tour deux figures de l'intellectuel : le premier s'étant forgé un *ethos* de minoritaire, la proximité du pouvoir ne lui est guère attrayante et le combat pour ses idées passe par des techniques illégales de guérilla ; au contraire, Schmitt, par son éducation et sa formation de juriste, développe plutôt un *ethos* de majoritaire, dont il estime qu'il est de nature à lui permettre de davantage peser sur la réalité politique et de concourir ainsi à la mise en place des solutions concrètes qu'il appelle de ses vœux.

*Les conséquences, voulues ou non, de la « Révolution conservatrice »*

Il reste qu'on rattache généralement von Salomon et Schmitt à la même mouvance protéiforme, désignée sous l'appellation « Révolution conservatrice ». Sans entrer dans une controverse historiographique, pour laquelle l'auteur de ces lignes ne dispose d'aucune compétence, sur la proximité coupable ou, au contraire, les différences irréductibles entre

29 C. SCHMITT, *Théologie politique*, Paris, Gallimard, 1988, trad. fr. et présentation J.-L. SCHLEGEL.

30 C. SCHMITT, *La notion de politique* (suivi de *Théorie du partisan*), trad. fr. M.L. STEINHAUSER, présentation J. FREUND, Paris, Flammarion, 1992, coll. *Champs*.

31 C. SCHMITT, *La dictature*, trad. fr. M. KÖLLER et D. SÉGLARD, Paris, Seuil, 2000.

les thèses et écrits des auteurs appartenant à cette mouvance et le nazisme, le lecteur contemporain ne peut s'empêcher de penser que, par des voies diverses, parfois contradictoires en apparence, beaucoup d'entre eux (von Salomon et Schmitt les premiers) ont contribué de façon déterminante à l'affaiblissement de la République de Weimar, tantôt frontalement, tantôt en dévoyant son esprit originellement démocratique libéral au profit d'une lecture aussi autoritaire qu'il était possible, au point d'en précipiter la chute et, par la préparation des esprits, d'accélérer l'arrivée d'un pouvoir non seulement fort, mais désormais totalitaire.

À ce titre – et au risque de s'exposer au reproche d'abuser de moraline –, faute de distance entre la vie et l'œuvre, faute peut-être d'un temps suffisant entre les événements et leur transposition littéraire, et sans doute aussi parce que nous connaissons le fin mot de l'histoire, *Les Réprouvés* laisse au lecteur – en tout cas à celui qui écrit ces lignes – un goût âcre : celui d'un ouvrage déplaisant, écrit par un auteur déplaisant et qui, en quelque sorte, préparait les esprits à une époque plus déplaisante encore.